

François Cassingena-Trévédy

Cantique de l'infinistère

J'ai largué toutes les amarres. Les quelques vivres que je tire de mon sac ne parviennent pas à compenser le froid qui me gagne et me fait, par instant, légèrement frémir. Je n'ai plus rien à me mettre sous la dent, pas d'autre fleur de serpolet ou de bois-joli à glisser entre mes lèvres que mes cantilènes familières – les seules, sans doute, qui soient à la même altitude que celles que j'arpente, et que ne connaissent plus nos temps déshérités d'altitudes :

*Tui sunt caeli, et tua est terra :
orbem terrarum, et plenitudinem eius
Tu fundasti...¹*

*Omnis terra adoret Te, Deus, et psallat Tibi :
psalmum dicat nomini tuo, Altissime !²*

*In voluntate tua, Domine, universa sunt posita,
et non est qui possit resistere voluntati tuae :
Tu enim fecisti omnia,
caelum et terram, et universa quae caeli ambitu continentur.
Dominus universorum Tu es³.*

Est-ce un hasard si ces chants – que l'on pourrait dire « horizontaux », tant ils évoquent la totalité – se tiennent tous dans le tétracorde *mi-la* que les anciens Grecs considéraient comme l'harmonie par excellence, c'est-à-dire dans une échelle modale dont l'extrême concentration s'avère être singulièrement propre à procurer le sentiment de l'infini ? La musique vient en ces instants illustrer l'histoire de la formation des montagnes, à moins que ce ne soit le paysage qui se propose comme la traduction, à l'état minéral, des mélodies qui m'habitent. Encore l'extase qui me saisit ne provient-elle pas de quelque valeur surnaturelle apprise ni artificiellement ajoutée, mais elle m'est suggérée par la terre elle-même : elle en émane, le plus fondamental, ici, confinant au subtil. De cette église rase et qui n'enferme rien, ma prière s'élève tout bas, aussi enfantine, aussi proche de la confiance que pourrait l'être celle d'un berger :

*Fais-moi gardien de tes espaces,
fais-moi veilleur sur ton rocher,
donne-moi d'ouvrir grands les yeux*

¹ « À Toi sont les cieux, à Toi aussi la terre : le monde tout rond, avec sa plénitude, c'est Toi qui en as posé les fondements. » (Ps LXXXVIII, 12, offertoire de la messe du Jour de Noël).

² « Que la terre entière T'adore, et qu'elle Te chante ! Que pour ton nom, Très-Haut, elle récite un psaume ! » (Ps LXV, 4, introit du II^e dimanche après l'Épiphanie).

³ « Tout repose dans ta volonté, Seigneur, et il n'est personne qui puisse résister à ta volonté : c'est Toi qui as fait toute chose, le ciel et la terre, et tout ce qui est contenu dans l'arrondissement du ciel. Tu es le Seigneur de l'univers » (Est. XIII, 9-11, introit du XXI^e dimanche après la Pentecôte).

*sur l'isolement de tes mers...
Envoie-moi dans tes déserts
que balaient les vastes vents...⁴*

Haute pression de la Présence, tombant d'aplomb du ciel où tournent les milans, mais d'une présence qu'aucun mot ni aucun rite ne confine, et qui ne répond à ma tentative de la nommer que par le claquement des draps du vent à mes oreilles. Sans doute n'avais-je pas fait, depuis longtemps, aussi intensément connaissance avec elle. Et cela, à soi seul, m'est un dépaysement. Et comme si l'horizon qui s'étend à mes yeux était l'inséparable abscisse de cette transcendance, à la lisière de l'absence (sais-je en effet si elle est l'envers de l'Absence ou si elle en est le degré absolu ?), je ne m'entends rien dire de sa part qu'une promesse dans laquelle elle scelle son silence, et avec laquelle elle semble se confondre :

Tout le pays que tu vois, Je te le donnerai. (Gn XIII, 15)

Ici n'est plus que *quelque part*, dans l'arrondissement du monde dont les confins se mettent à danser. *Là-bas* n'appartient plus seulement aux choses qui m'entourent : *là-bas* est l'adverbe de mon être, mieux, mon verbe même, mon *être* même. Avec une prétention exorbitante (mais légitime) à la légèreté, je *suis* à vol d'oiseau. Exode ou exil, je ne sais, tant l'un et l'autre cousinent, non pas simplement comme les épisodes successifs, mais comme les espèces simultanées d'une même aventure – la seule à travers laquelle l'homme trouve à se désaltérer.



Tant de mots qui prétendaient détenir le sacré sont en déroute (même les mots iconoclastes qui s'arrogeaient le privilège de le confisquer à leur tour après l'avoir détruit) ! Tant d'institutions qui prétendaient domicilier le sacré sont en ruines (même celles qu'avait érigées une laïcité superbe et jalouse) ! Tant de fonctionnaires, tant de commerçants, tant d'officines ont asphyxié le sacré et l'ont contraint à leur étroitesse ! Mais tandis que le dégoût laisse derrière lui des momies, des cimetières et des détritiques, le désir se désaltère de quelqu'un d'Autre (c'est son titre de noblesse) et respire de loin des solitudes frémissantes d'allégresse. *J'entends mon bien-aimé. Voici qu'il arrive, sautant sur les montagnes, bondissant sur les collines. (Ct II, 8) Il y a en moi une eau vive qui murmure et qui dit au-dedans de moi : « Viens vers le Père »⁵. Le patois des bergers qui s'encourageaient jadis à visiter une Vierge noire dans son buron devenu chapelle suggère une invitation de même veine et résonne encore, à l'oreille fine qui l'exhume des grands espaces où son écho s'est perdu, comme le refrain d'une bonne chanson : *Vas-y veyre ! Vas-y veyre !**

Dans la pièce de Montherlant à laquelle il fournit son titre, le *Maître de Santiago* déclare aux chevaliers de son Ordre, trop compromis, à ses yeux, dans des entreprises séculières et dégénérées de l'idéal primitif : « *Je n'ai soif que d'un immense retirement.* » Avec la ritournelle des bergers de la montagne, cette répartie – digne d'un océan – a compté parmi les voix qui, tout bas, ont préfacé et accompagné ma propre retraite, sauf à ce que, loin de conduire à un confinement, le retirement auquel j'aspirais (et ne laisse point d'aspirer toujours) revêtit la forme paradoxale d'une mise au large,

⁴ R.-M. Rilke, *Le Livre de la pauvreté et de la mort*.

⁵ Ignace d'Antioche, *Lettre aux Romains*, VII, 2.

comparable à celle des bêtes auxquelles on donne, après la longue stabulation hivernale, la permission énorme et succulente de l'estive. Car si nul infini jamais ne les aère, ne les ajoure, ne les anime, les confinements les plus consentis sont mortifères au cœur de l'homme. La vie – notre vie d'homme – est unique, et c'est justice qu'elle soit respirable. La première nourriture de l'homme, c'est l'horizon ; la première boisson de l'homme, c'est le bleu, là-bas, qui caracole. Je convole à cœur joie vers le bleu impalpable ou sévère des lointains qui servent au ciel de piédestal et dont la rudesse évanouie semble fluer, déjà, dans son étoffe subtile.

Le sacré s'absente à plaisir de l'officiel. Il fuit, il déserte, il abhorre tout ce qui sent l'obligé, le renommé, le rebattu. Il possède l'essentielle sublimité de l'humble – de cette *humilité* qui partage avec l'*humus* et l'*homme* sa racine et à laquelle m'ont accoutumé, avant même ma condition monastique, mes vacances d'enfant sans téléviseur, ni jeux vidéo, ni voiture. Car je fus, dans mon enfance, un « *roi sans divertissement* », mais tellement bien aise, à l'écart du facile et du factice, de construire une cabane d'écorce et de mousse, d'allumer entre les pierres un feu de brandes et de tailler un arc dans le bois souple du frêne jetant sur les andains⁶ l'ombre de sa frondaison presque bleue. Qu'on me pardonne cette assertion sacrilège, mais le sacré ne s'est installé ni à Jérusalem, ni à Rome, ni à Compostelle (encore que mon sentier cousine de loin avec l'un des tronçons les plus magnifiquement âpres de celui qui mène à Saint-Jacques). Le sacré réside bien moins dans le but du chemin qu'il ne vagabonde, pour ainsi dire, dans le chemin lui-même, qu'il ne s'étire, avec les caprices d'un ruisseau, avec la souplesse d'une couleuvre, tout au long du chemin. Il est dans chaque pas de l'homme qui marche, dans chaque motte de terre qu'il foule, dans chaque rencontre inopinée qu'il fait : rencontres géologiques, botaniques, animales, humaines, angéliques (sait-on jamais ?), et probablement divines. Il est moins dans les lieux saints, dans les lieux patentés comme saints, que dans une sorte d'« utopie » qui laisse au plus obscur lieu-dit la chance de devenir un pôle, comme au pèlerin la liberté de faire ses dévotions où cela lui chante. Il est dans le simple *être-là* des arbres, des rochers, des bestiaux, des hommes ; il est dans ces alcôves de pâtures que les fayards trapus protègent de la bise, dans ces rus miraculeusement limpides dont la fraîcheur coupe les jarrets, dans ces silhouettes individuelles des montagnes auxquelles un coup d'œil rustique a donné jadis un nom familier, concret ou truculent. Nomades dans l'âme, les patriarches et les prophètes bibliques ne s'y étaient pas trompés, qui l'avaient débusqué qui sous un chêne (Gn XIII, 18), qui sous un tamaris (Gn XXI, 33), qui sous un gros caillou (Gn XXVIII, 18), qui dans un buisson (Ex 3, 2-4), qui encore près d'une touffe de genêt et dans un friselis de vent (I Rois XIX, 4 et 12).

Le sacré est en somme ce que ne triture aucune vulgarité, ce que ne souille aucun commerce, ce que n'encombre aucun véhicule, ce que n'ébruite aucune réclame. Il est cela dont le vent seul au passage murmure le nom, cela dont l'immensité, loin de dissiper le cœur, épaissit le recueillement. L'énervement et l'épuisement de maints vecteurs du religieux porte à innover dans le sauvage, invite à se sauver dans le sauvage. Impatient du poids de sa monumentale histoire, las des adulations qu'on lui prodigue et des mondanités dont on l'entoure, affligé des excommunications que l'on prononce et des violences que l'on commet en son nom, le sacré s'émancipe et se fait sauvageon. Je le suivrai dans son école buissonnière. Aimanté par les vestiges violets, là-bas, des

⁶ C'est par ce terme d'origine latine (voir l'italien *andare*, « aller ») que l'on désigne la longue bande de foin frais coupé que la faucheuse laisse sur le sol, avant qu'il ne soit ramassé en bottes.

grandes insurrections primitives de la terre, j'arpenterai de longues parasanges⁷. *Laudato si' mi' Signore, per sora nostra matre terra...*⁸ La terre, ma sœur, m'entraînera tout bas dans sa propre louange dont, même immobiles, ses trains de vagues demeurent l'idiome silencieux. La *terre des confins de laquelle nous avons entendu des psaumes* (Is XXIV, 16) et jusqu'aux confins de laquelle je voudrais, si possible, vociférer les miens⁹.



Le sentier redescend maintenant vers le buron de Paillassère Bas, « chef-lieu », s'il se peut dire, de toutes les estives environnantes, puisque c'est l'un des rares qui demeurent encore en activité dans le Cézallier (son jumeau, le buron de Paillassère Haut, est en ruines). Étant donné la saison de ma transhumance et l'aspect que je découvre à ces contrées dont l'été s'est enfui, j'appellerais volontiers « automnales » les « estives », inventant pour elles cet autre vocable, comme j'ai inventé celui d'infinistère pour toute la région. Piétinés par les bêtes qui s'en sont allées, les abords du buron sont boueux. J'ai soif. Je frappe à la porte du solide bâtiment d'habitation à toit de lauzes qu'avoisine une longue étable en tôle noire. Une femme m'indique un robinet au coin de la maison. J'y remplis ma gourde. L'eau que j'ingurgite aussitôt n'est pas seulement fraîche : elle a je ne sais quelle intransigeance natale et creuse en moi profondément son lit, presque l'entaille d'un couteau, tandis que remonte à ma mémoire le commentaire musical que Haendel a fait du dernier verset du Psaume CIX, dans son admirable motet *Dixit Dominus* :

En chemin il boira au torrent : c'est pourquoi il relèvera la tête. (Ps CIX, 8)

De torrente in via bibet : propterea exaltabit caput... Cette eau, dont une simple gorgée étend sa nappe glaciale jusqu'à mes confins les plus intimes, me consolerait-elle de maintes fraternités arides, comme celles dont Job se plaignait, quelque part, en sa longue rhapsodie : *Mes frères m'ont déçu comme un torrent qui sèche* (Job VI, 15) ? Une fois dépassé un bois de sapins où, de nouveau, quelque battue de sanglier résonne (j'en suis presque étonné, après un si long reflux de toute vie humaine), mes yeux peuvent herboriser à découvert les sommets du Cantal et mes lèvres émues en égrener les noms (n'est-ce pas un exercice de piété que de pouvoir réciter la terre de mémoire ?). J'ai le sentiment de passer sur un autre versant de mon voyage et d'entrer désormais dans un nouveau théâtre. Existerait-il donc, pour les kilomètres que l'on parcourt, une métrique analogue à celle qui s'observe dans la poésie ? Comme les amples périodes du discours, les itinéraires pédestres auraient-ils eux aussi ces parties qu'y découvre la rhétorique ? Après la longue tension qui m'a conduit du Bois Saint-Georges de Compains jusqu'à la haute acmé de la montagne de Paillassère, ma draille, maintenant toute droite vers le midi, amorce une imperceptible détente qui n'atteindra que demain son point de résolution. Pour parler – plus simplement – le langage du pays,

⁷ Unité de mesure d'origine perse, dont parle Xénophon dans son *Anabase*, et qui équivaut à cinq kilomètres environ.

⁸ François d'Assise, *Cantique du soleil*.

⁹ Voir Augustin, *Confessions*, IX, IV, 8 : « *Quels cris, mon Dieu, j'ai poussés vers toi en lisant les psaumes de David, chants de foi, accents de piété où n'entre aucune enflure d'esprit... Quels cris je pouvais vers toi dans ces psaumes, et comme je prenais feu pour toi à leur contact ! Et je brûlais de les déclamer, si j'avais pu, à toute la terre...* »

c'est la « davalade » (*davalada*) après la « montade » (*montada*). Ainsi font les bêtes qui montent à l'estive aux beaux jours et qui en redescendent à l'approche des mauvais. Mais ne suis-je pas moi-même, comme le Psalmiste, *une bête devant Lui* (Ps LXXII, 22) ? Ainsi fait aussi chaque année, entre Besse et le buron de Vassivière, la Vierge qui accompagne le mouvement des troupeaux. Tandis que mes reins vermoulus commencent à peiner, mes yeux et mes pieds ensemble comprennent le grand rythme oratoire de la terre, et je m'en enchante, et je m'en instruis. Le Cézallier – dont j'aborde les marges ultimes avant de le quitter – achève de me donner à pressentir, avec le secret de ce qui le rend sacré, la raison sans doute la plus puissamment attractive pour laquelle je désirais tant m'y abîmer. Trait d'union à la fois humble et sublime entre deux majestés auxquelles il donne pareillement accès – celle des monts Dore ou celle des monts du Cantal – selon le sens dans lequel on entreprend de le traverser, il est liminaire par essence, et par conséquent affecté de cette sacralité particulière qui s'attache aux seuils : à ceux que forme la nature autant qu'à ceux qu'érige l'art religieux de l'humanité. C'est parce qu'il est seuil – parce qu'il possède et exerce, au sens le plus primitif du terme, le « charme » inhérent au seuil, que le Cézallier revêt tous les attributs d'une sacralité d'autant plus certaine qu'elle n'est nulle part officiellement déclarée. Sacralité dont j'aurai peut-être été l'inventeur, comme j'ai forgé tout exprès pour lui le vocable d'« infinistère ». Car rien n'est plus sacré, décidément, au sentiment du cœur de l'homme, que ce qui conduit, comme un marchepied, à quelque majesté que ce soit.

Une fois dépassée l'extrémité méridionale de la montagne de Paillassère, le sentier débouche sur la départementale qui relie Pradiers à Apcher, au-delà de la vallée de la Sianne : je suis parvenu au col de Fortunier (1280 m). Fortune de mer, peut-être, en aval de la longue houle que j'ai essuyée depuis le col du Chamaroux. C'est dans ces parages que, le dimanche matin, lors de la fête traditionnelle de l'Estive qui marque la Montade de mai, s'assemble un grand concile de vaches rouges. Pradiers est un hameau de quelques feux et d'une centaine d'âmes tout au plus, qui se masse de part et d'autre de la route qui le traverse. J'y suis accueilli, sous un soleil encore indulgent, par la crécelle des dernières feuilles de frêne que le gel a desséchées. Des chasseurs qui reviennent de la battue manifestent quelque attention à mon passage, sans doute parce que ma propre tenue s'apparente à la leur. Encore que la modeste et robuste église du XIX^e siècle, placée sous le vocable de saint Jean-Baptiste, soit fermée, l'on peut voir, à travers un vitrail du chevet, la lampe du Saint-Sacrement. Sera-t-il dit que, pendant tous ces jours, je n'aurai fait de dévotions que sauvageonnes et clandestines ?

La clef du gîte, comme convenu avec sa propriétaire absente, se trouve à proximité de la boîte aux lettres. Je pénètre dans une belle demeure rustique au rez-de-chaussée spacieux et je découvre avec satisfaction un poêle à bois où j'enfourne aussitôt quelques bûches préparées tout exprès, en prenant soin d'assurer un bon tirage. Pendant que la salle se dégourdit, je me rends à l'auberge du Pousadou que mes hôtes de la veille m'avaient recommandée. L'heure est bien trop avancée pour dresser la table, mais Bruno, le tenancier, me promet qu'il viendra me chercher au gîte sur le soir. Je rentre donc au logis et sombre bientôt dans une longue sieste réparatrice, comme si les indicibles solitudes traversées, loin d'ouvrir ma faim, l'avaient amortie, ou plutôt comblée sur un mode inhabituel. Lorsque je me réveille de ma torpeur, le temps s'est couvert : une averse de pluie estompe d'un léger rideau la silhouette sévère du Puy Mary et noie peu à peu, là-bas, les planètes du couchant. Des rayons d'une bibliothèque, je tire quelques livres de Jean Anglade et d'Alexandre Vialatte, et rêve éperdument des orages et des neiges qu'ils racontent. Le crépuscule qui tombe et le

froid qui reprend son empire sur la vaste pièce me font glisser vers des régions d'hébétude et de mélancolie, comme il s'en traverse, parfois, au terme ou au milieu des grands efforts physiques. Volontiers écouterais-je, en ces circonstances, le *largo* de l'*Hiver* de Vivaldi, poignante conversation entre la pluie et la flamme dont ma sensibilité d'enfant, déjà, s'enchantait jusqu'aux larmes, avec le pizzicato liquide de ses cordes et le sanglot flamboyant de ses violoncelles...

*Frigidus agricolam si quando continet imber...
Et quidam seros hiberni ad luminis ignis
peruigilat...¹⁰*

Mais il est de ces instants où mieux vaut laisser monter, tout seul, le chant essentiel des choses, presque atone, plus terne et plus austère, en tout cas, que les musiques que d'autres en ont tirées jadis et que celles que l'on en tirera soi-même, quand le temps révolu en aura fait des fruits mûrs ; de ces instants où il est bon, dût-on y perdre cœur dans l'ennui, de laisser passer sur soi, très lourd, très bas, le fer à repasser des choses ; de ces interstices où il est donné à l'homme d'entendre, avec la bûche qui expire en silence dans l'âtre et les boiseries qui gémissent sans raison, des pans entiers de ses provinces trop ardentes se détacher de lui-même comme d'une banquise.

*Il est bon d'attendre en silence le salut de Dieu.
Il est bon pour l'homme de porter le joug.
Il s'assiera, solitaire, et il se taira... (Lam III, 26-28)*

François Casingéna-Trévédy est né à Rome en 1959. Études de Lettres classiques (ENS Ulm). Entré dans la vie monastique en 1980, ordonné prêtre en 1988. Maître des novices à l'abbaye Saint-Martin de Ligugé puis maître de chœur (grégorien). Enseigne à l'Institut Catholique de Paris et collabore aux éditions des *Sources Chrétiennes* (traduction des hymnes syriaques d'Éphrem de Nisibe). Derniers ouvrages : *Poétique de la théologie* (2011), *La Parole en son royaume : une approche théologique de la Liturgie de la Parole* (2013), *Les introïts grégoriens* (vol. I, 2012 ; vol III., 2014), *Les Étincelles* (4 vol. 2004-2015).

¹⁰ Virgile, *Géorgiques*, I, 259 et 291-292 : « S'il arrive qu'une froide pluie retienne le laboureur au gîte... Tel veille aussi le soir, l'hiver, à la clarté du feu... »